

Jean-Jacques Salgon

Ma vie
à Saint-Domingue



Toussaint Louverture

Verdier

Extrait de la publication

MA VIE À SAINT-DOMINGUE

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR
aux éditions Verdier

07 et autres récits, 1993
Le Roi des Zoulous, 2008

•

Tu ne connaîtras jamais les Mayas, L'Escampette, 2000
Les Sources du Nil, L'Escampette, 2005
Gueules de pierres, avec Bernard Vincent, éditions du Chassel, 2006
Papa fume la pipe, L'Escampette, 2008

Jean-Jacques Salgon

Ma vie
à Saint-Domingue

RÉCIT

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2011
ISBN : 978-2-86432-633-5

Extrait de la publication

« J'ai longtemps habité sous de vastes portiques... »

BAUDELAIRE

Le manuscrit de ce récit a été achevé en septembre 2009. Le 12 janvier 2010, à 16h53 un tremblement de terre de magnitude 7,3 sur l'échelle de Richter frappait la République d'Haïti. Je dédie ce livre à tous ceux que cette catastrophe a meurtris dans leur chair et dans leur âme.

ROIS & REINE

C'est à 17 h 15, le vendredi 20 juin 2008, dans la grande cour du complexe scolaire d'Allada, République du Bénin, à l'occasion des cérémonies de passation de pouvoir à la mairie, que l'incident s'est produit : on a vu entrer un 4×4 noir, modèle Touareg, dernier fleuron de la marque Volkswagen qui s'est frayé un passage à travers la foule. Trois hommes en sont sortis qui ont invité poliment mais fermement le roi des Aïzos, Sa Majesté Adjahouto Dodo, de son vrai nom Dossou Sagittaire, à libérer sur-le-champ la place d'honneur qu'il occupait depuis plus d'une heure et à vider promptement les lieux.

À 17 h 33, selon les informations fournies par le quotidien *Fraternité Info*, le roi d'Allada, Sa Majesté Kpodégbé Toyi Djigla, a pu faire son apparition, drapé dans son pagne et entouré de sa cour, sans craindre d'avoir à croiser son rival. « De l'eau versée au sol précède les premiers pas du roi Kpodégbé sur la tête duquel tournoie un parapluie frappé des représentations de panthère. Toujours accompagné des femmes qui fredonnent ses louanges, il s'installe sous les bâches du côté gauche de la tribune centrale » précise Angelo Dossou qui couvre l'événement et poursuit plus loin à propos de l'allocution prononcée par le roi : « La manipulation de la langue de Molière par l'ancien enseignant et la justesse de ses analyses suscitent des applaudissements bien nourris. »

Trois semaines plus tard, l'incident se reproduit à l'ambassade de France où les deux rois sont invités à l'occasion des cérémonies du 14 Juillet (on sait combien cette date

est chère à la mémoire des rois). Sa majesté Adjahouto Dodo se voit à nouveau évincé. Quelque temps auparavant, interrogé par un journaliste de *Fraternité Info*, Adjahouto Dodo avait déclaré: « Rien ne m'unit ni ne m'oppose au roi Kpodégbé car moi, j'ai une attribution spirituelle. Les Kpodégbé sont originaires d'Agonli, de la famille Vidégla d'Agonli que le Blanc prononçait Djigla. Ils sont venus à Allada en 1814 et Djigla Toyi 1^{er} a été nommé par les colons à la tête du royaume d'Allada. Moi je n'ai aucun problème avec le roi Kpodégbé car mon souci est le développement d'Allada et nos palais sont distants de plus de 18 kilomètres. J'ai été intronisé roi dans la forêt sacrée après avoir été révélé comme une réincarnation d'Adjahouto, fondateur du royaume d'Allada. »

Selon des informations recueillies via Internet, le roi Kpodégbé Toyi Djigla était instituteur lorsqu'il fut appelé sur le trône en 1992; son épouse était, elle, hôtesse de l'air, et quitta donc sa fonction pour devenir la reine Djéhami Kpodégbé.

Il semble donc bien qu'à l'heure où les 4 x 4 Volkswagen Touareg sillonnent le pays et où le projet Allada 3000, initié par la Banque Africaine de Développement, s'apprête à faire d'Allada « la capitale écologique potentielle du Bénin du troisième millénaire », 18 kilomètres soit une distance un peu courte entre deux palais royaux. On notera aussi que ce royaume d'Allada où des rois se querellent fut fondé au seizième siècle à la suite de la migration d'une tribu adja-ewe venue de Tadô, une ville actuellement située au Togo. Les voyageurs européens de l'époque appelaient ce royaume « Royaume d'Ardres » et ses habitants étaient « les Aradas ».

Mais pourquoi relater ces cérémonies de passation de pouvoir à la mairie d'Allada en faisant comme si j'y avais

assisté alors que je n'ai pas quitté Paris et que je suis confortablement installé devant mon ordinateur portable de marque MacIntosh, un modèle G4 plutôt démodé, pourquoi donc vous raconter cette histoire qui sort tout droit d'Internet alors que je n'ai jamais mis les pieds au Bénin ?

C'est parce qu'un jour Jean-Michel Basquiat que je n'ai jamais rencontré m'a conduit jusqu'en Haïti. Cet Haïti où je ne suis jamais allé, à peine y avais-je posé mentalement le pied, que j'ai vu ce pays se transformer instantanément sous mes yeux en colonie française de Saint-Domingue et qu'un petit homme en uniforme de général s'est approché de moi : il était juché sur un magnifique cheval blanc répondant au nom de Bel-Argent. Le petit homme était noir, il portait un bicorne à plumet mais, par-dessous, il avait noué sur son crâne un foulard de madras jaune, peut-être pour éponger sa sueur. Il s'est mis à tourner autour de moi en prononçant des mots en créole que je n'ai pas compris.

Il s'appelait, il s'appelle, Toussaint Louverture, et alors, quand je l'ai vu ainsi tourner autour de moi, je me suis souvenu qu'une comédienne du Théâtre du Soleil, dans la pièce *1789* – c'était à la Cartoucherie de Vincennes en 1971 – avait évoqué son nom et son rôle dans la révolte des esclaves, et ce nom que j'entendais alors pour la première fois n'était plus jamais sorti de ma mémoire ; et c'est à cause de tout cela, du théâtre, de la peinture et de la Révolution, mais aussi de l'Afrique et de La Rochelle où j'ai vécu, que je me retrouve aujourd'hui avec vous dans cette petite ville d'Allada, ancienne capitale du royaume d'Ardres, dont deux rois se disputent à présent le trône.

Car c'est vraisemblablement d'Allada que venait Gaou-Guinou ou Déguénou, le père de Toussaint Louverture, qui y fut un jour capturé pour être vendu comme esclave.

LA CHASSE AU LION À L'ARC

Pour connaître l'histoire de la fondation de ce royaume d'Allada, on aurait bien aimé, vous et moi, pouvoir faire cercle autour d'une griotte parée d'amulettes et entourée de djembés et de balafons, on se serait tout fait traduire par un truchement, et l'on aurait eu la délicieuse impression d'être en train de percer d'immémoriaux secrets. Mais non, c'est une vieille dame en tailleur saharien et gants blancs qui se présente, une lectrice de Perrault et des frères Grimm, une Européenne chic et cultivée, que l'on pourrait confondre avec cette ethnologue française que les Dogons eux-mêmes appelaient « la sœur des masques » ou « madame l'Éternelle ». Dans une diction parfaitement timbrée et sans jamais avoir recours à ses notes, en s'adressant à nous comme si nous étions ses enfants, elle nous fait ce récit :

Au pays des Adjás, il y a bien longtemps, il y avait un roi qui s'appelait Akolou.

Pour protéger sa case royale des regards, ce roi avait fait bâtir un mur d'enceinte et donné l'ordre que quiconque passerait le long du mur devrait se mettre à marcher à quatre pattes pour ne pas être tenté d'apercevoir ses épouses. C'est pourquoi la case royale fut baptisée plus tard Taa-dò ce qui, dans la langue des Adjás, signifie « ramper devant la muraille ».

Parmi les nombreuses princesses de la cour d'Akolou, il y en avait une qui s'appelait Aligbonon et qui était bien malheureuse car elle ne pouvait avoir d'enfant. Un jour qu'accompa-

gnée de ses suivantes elle s'était rendue près d'un puits pour y remplir sa jarre, elle fit la rencontre d'un esprit qui avait pris la forme d'une panthère mâle. À la vue de la panthère, toutes les suivantes prirent la fuite, mais la princesse Aligbonon, nullement effrayée, resta près du puits.

Peu après, voici que les suivantes reviennent, accompagnées des hommes du village armés de flèches et d'arcs, car c'était un village de la forêt et beaucoup d'hommes étaient de vaillants chasseurs. Mais tout le monde fut bien surpris de trouver Aligbonon saine et sauve près du puits et de voir que la panthère avait disparu.

Dans les mois qui suivirent, on vit que le ventre de la princesse s'arrondissait et tout le monde comprit qu'elle allait enfin mettre au monde un enfant.

Ce fut un garçon qui naquit, il était roux et velu, fort et bien constitué, avec des ongles longs et on l'appela Agassou, ce qui dans la langue des Adjias veut dire « fils de l'adultère ».

Agassou vécut dans son village, devint un robuste jeune homme dont tout le monde admirait la force et la bravoure. Le roi de Tadô, parmi ses nombreux fils, le choisit comme successeur et quand ce roi mourut Agassou régna à son tour et eut une nombreuse descendance.

Parmi ses petits-fils il y en eut un qu'on appela Yegou et que tout le monde admirait parce qu'il était, tout comme son grand-père, un brillant chasseur et un valeureux guerrier. Comme il avait été lui aussi désigné par son père pour la succession au trône, un jour vint où il fut roi.

Mais voilà que l'un de ses frères, qui s'appelait Kosoé et qui n'avait jamais accepté que le trône de Tadô lui échappât, vint s'en prendre méchamment à lui. Une dispute violente s'ensuivit, et Yegou sortit son couteau et tua Kosoé. C'est alors que Yegou fut rebaptisé Adjahouto, ce qui dans la langue de son peuple signifie « le tueur d'Adjias ».

Ce fratricide fit qu'Adjahouto fut condamné à l'exil, lui et sa tribu, et que tous durent quitter Tadô, franchir le lac Ahémé, puis errer longtemps avant de trouver où s'installer.

Adjahouto et les siens emportèrent dans leur marche les reliques sacrées du vieux roi Agassou : son crâne et ses ossements, sa lance dite akplo, son trône appelé hondja et son bâton musical appelé adjoguin. Quand ils arrivèrent au terme d'un long périple, au pays des Aïzo, ils trouvèrent un petit bois du nom d'Allomey et s'y établirent. Peu après ils s'emparèrent du village voisin de Togodo et y enterrèrent les reliques d'Agassou, ossements et lance sacrée. Togodo devint alors Togogousa, ce qui signifie « Togo, à l'ombre de Gou ». Gou était le nom du Dieu du Fer que les Adjas vénéraient, car c'était lui qui protégeait les guerriers et les chasseurs.

C'est ainsi qu'Adjahouto, le roi des Adja-Agassouvi, l'arrière-petit-fils de la panthère et le petit-fils d'Agassou, fonda le royaume d'Allada.

RIEN NE VA PLUS

Un jour de 1981, à Yamoussoukro, en Côte d'Ivoire, dans la villa que j'occupais au quartier dit des Cent-vingt Logements, Kabala, un ami africain, s'était assis sur le parapet qui sépare le jardin de la rue pour regarder passer les gens. Tout en contemplant avec satisfaction le va-et-vient des passants, il s'était exclamé d'un ton guilleret : « On ne se sent pas gêné, ici ! » Puis, se trouvant suffisamment à son aise pour aborder un sujet un peu corsé, il m'avait demandé tout de go de lui expliquer le système solaire, le Soleil, la Terre, les planètes. Emporté par une sorte de ferveur pédagogique, j'en étais venu très vite à lui parler des trous noirs et du Big-Bang, et il m'avait alors interrompu en me disant : « Tout ça, ce sont des complications profondes ». Il y avait en effet selon lui, deux sortes de complications : celles liées aux difficultés de la vie quotidienne, qu'il appelait « les complications légères » et celles liées aux grandes questions religieuses ou métaphysiques qu'il appelait « les complications profondes ».

Voici comment, vingt-sept ans plus tard, je me suis moi-même heurté à des complications légères, qui sont, on l'aura compris, tout autre chose que des légères complications.

Un beau matin d'octobre 2008, je commençai par m'élancer sur Google à partir des seuls mots « Gaou-Guinou » qui composent le nom du père de Toussaint Louverture, tels qu'ils se trouvent cités par Isaac Louverture, l'un des fils de Toussaint, dans un mémoire publié à la suite de *L'Histoire de l'Expédition de Français à Saint-Domingue sous le*

Consulat de Napoléon d'Alfred Métral (Paris, 1825), livre que l'on peut facilement télécharger via Google-livres, et puis, de fil en aiguille, c'est-à-dire de lien en lien, je me trouvai embarqué dans la consultation d'ouvrages divers, la plupart téléchargeables, récits de voyageurs des dix-sept et dix-huitième siècles, tel ceux des sieurs d'Elbée ou Pruneau de Pommegorge où se trouvent décrites les côtes de la Guinée ou de ce qu'on appelait alors la Nigritie, lectures que je m'efforçai de compléter par celles d'ouvrages plus récents portant sur l'histoire du Dahomey ou du Bénin (ceux de Dunglas, Le Hérissé, Cornevin, etc.), fruit des recherches d'anciens administrateurs coloniaux tout dévoués à l'histoire et à la culture des peuples dont ils avaient la charge, tout cela pour me retrouver bientôt confronté à des généalogies contradictoires reposant pour la plupart sur le collectage de traditions orales concurrentes (celles de Ouidah, de Porto-Novo, d'Allada, l'officielle, la secrète, etc.), ou empêtré dans un fouillis de noms propres aux transcriptions approximatives et impossibles à démêler, avec, suivant les diverses versions, un Agaja, Agadja, Guadja-Troudo, Troudo-Audati, Truro-Audati, qui est tour à tour roi d'Allada, d'Assem, d'Ardrès, d'Arada ou d'Ardrah, et pour cela je dus me rendre régulièrement à la bibliothèque François Mitterrand où je me heurtai alors à de nouvelles difficultés, physiques cette fois, car pour pouvoir entrer dans ce bâtiment qui évoque une sorte de grande table renversée, avec ses quatre pieds en l'air en forme de cornières vitrées, il faut préalablement gravir des escaliers aux marches étroites et rendues dangereusement glissantes les jours de pluie pour atteindre ce qui est en fait le toit de l'édifice, passer ensuite entre des cages grillagées où sont enfermés des arbustes malingres¹, à

1. Comme si mes doléances avaient trouvé un moyen surnaturel de se faire entendre, on vient d'ôter les grillages et de prodiguer taille et soins aux arbustes (juin 2009).

de mi desséchés si ce n'est ravagés par la maladie, contourner l'un des quatre pieds de la table et divers obstacles, redescendre par un étroit et long tapis roulant maintenu bloqué et recouvert d'un revêtement en caoutchouc noir sur lequel on doit le plus souvent piétiner derrière une personne plus lente ou plus précautionneuse, car cette descente s'avère elle aussi périlleuse et même douloureuse pour les talons et les mollets du fait de la mauvaise déclivité de la pente, et l'on atteint alors un premier palier qui permet d'accéder, après fouille et passage sous un portique, au hall d'accueil à partir duquel s'amorce un second parcours, intérieur cette fois, passage au vestiaire, franchissement d'un tourniquet électronique qui donne sur une sorte de sas dont il faut alors pousser puis tirer les lourdes portes métalliques, et l'on descend ensuite par deux longs et étroits escalators jusqu'au niveau dont tout le trajet antérieur nous avait préalablement éloigné, cette descente s'effectuant dans un espace monumental, une espèce de gigantesque corridor de 8 mètres de large et 30 de haut, et puis il faut encore franchir deux tourniquets et un sas à portes battantes, descendre un plan incliné, effectuer encore un trajet rectiligne, plus ou moins long suivant la salle où se situe la place que l'on a réservée, trajet que l'on effectue en longeant le jardin intérieur où sont plantés des pins sylvestres maigrelets (car il semble bien qu'ils se soient anormalement allongés pour tenter de s'arracher à cette fosse dans laquelle on a voulu les enfermer), et celui que l'architecte de l'édifice a voulu transformer par ce long et pénible parcours initiatique en moine-lecteur, celui qui longe donc à présent le jardin dont l'accès lui demeure interdit, va devoir, une fois installé dans une salle de lecture, se contenter de plonger son nez pendant des heures dans les ouvrages susdits, ouvrages qui lui seront parvenus depuis les tours en ayant eux aussi effectué un très long trajet, alors, maintenant que le voici à sa place, qu'il soit permis à ce

moine-lecteur de maudire dans une même imprécation l'architecte Dominique Perrault, le commanditaire du bâtiment François Mitterrand, et pendant qu'on y est, les trafiquants d'esclaves et les rois coupeurs de tête, l'absence de précision historique des traditions orales et la lubie qui est un jour venue frapper son esprit pour le détourner du farniente et le lancer comme un forcené sur les traces d'un Toussaint Louverture dont tout le monde ou presque aujourd'hui se contrefout et dont les origines s'avèrent aussi fumeuses.

Ce tunnel vous laisse imaginer ce que votre serviteur a eu à subir pour pouvoir à présent vous livrer les quelques lignes qui vont suivre et qui, du reste, sont assez éloignées de notre sujet initial (car c'est bien connu, lorsqu'on cherche une chose, il n'est pas rare que l'on en trouve une autre).

SI VERSAILLES M'ÉTAIT CONTÉ

« Je vois bien que la France veut faire éclater sa richesse en ornant de la sorte des gens qui n'ont que leur pauvreté en partage. »

Ainsi s'exprime le 18 décembre 1670, dans le salon de l'hôtel de Luynes où il se trouve logé, Mattéo Lopez, mulâtre tout juste débarqué de Guinée, en découvrant les beaux habits brodés que la Compagnie des Indes Occidentales vient de lui faire tailler pour compléter la garde-robe qu'on lui a fournie, à titre de dépannage, lors de son escale à la Martinique.

C'est que Mattéo doit être présenté le lendemain au roi de France, au roi Louis le Grand, dans son palais des Tuileries.

Mattéo est le représentant officiel du roi Kpoyizoun, roi d'Ardres, qui a décidé de l'envoyer en ambassade auprès de Louis XIV, dans l'espoir d'établir avec ce grand et puissant monarque des relations qui lui soient profitables.

La délégation qui l'accompagne est composée de trois de ses femmes, de ses trois plus jeunes fils, d'un musicien et de quatre domestiques.

Mattéo a revêtu culotte de satin, pourpoint de brocard, bas de soie, escarpins et, ainsi accoutré, il lui semble s'être préparé pour quelque extravagante sortie de masques.

Mattéo n'est pas tout jeune, il a des cheveux blancs et une barbe blanche. Comme le dit le sieur d'Elbée qui l'a transporté à bord du vaisseau *La Concorde*, lui et sa suite, plus les 600 esclaves qu'on est allé préalablement revendre à

la Martinique, il est « bien droit, vigoureux, ferme, marche bien, il a les yeux fort vifs, l'air grand, la physionomie agréable et spirituelle, il est fort poli, s'exprime en bons termes dans la langue portugaise qu'il parle à la perfection. »

Bref, pour un homme qui a la peau noire et n'a pratiquement jamais quitté l'Afrique, il est présentable.

Et c'est un fait que depuis son arrivée à Paris, il fait des merveilles.

Le lendemain, il faut le voir faire son entrée aux Tuileries dans le carrosse à six chevaux que lui a envoyé le roi, traverser d'un pas ferme la cour pavée entre deux rangées de suisses et de mousquetaires en tenue d'apparat, gravir comme un seigneur le grand escalier en toisant du regard les archers de la Prévôté qui lui font une haie d'honneur, puis, une fois entré dans la salle des Gardes, fendre la foule des courtisans qui se bousculent pour tâcher de savoir à quoi ressemble ce nègre pour lequel le roi de France déploie tant de fastes, et enfin faire sa révérence au pied du trône surélevé où se tient Sa Majesté le Roi Soleil, vêtue d'un justaucorps brodé d'or, d'un mantelet de velours bleu, ruchés de dentelles, perruque crêpée et poudrée, gants blancs, mollets pris dans des bas de soie grise et les pieds dans des chaussures de pécaris aux talons cramois.

Ah, vraiment ! « Sa Majesté brillait par sa bonne mine et par le nombre prodigieux de diamants dont son habit était couvert » ainsi que le note toujours le sieur d'Elbée.

Après cette réception, c'est celle de la reine qui s'adresse à Mattéo en espagnol, puis voilà notre ambassadeur entraîné dans un tourbillon de fêtes et de réceptions, dîner à Rambouillet où l'on dresse en son honneur quatre tables de douze couverts et où on lui offre un concert de hautbois, entrevue en son hôtel particulier avec monsieur de Lionne, secrétaire d'État aux Affaires Étrangères, tournées de toutes les maisons royales, visite au château de Vincennes, au

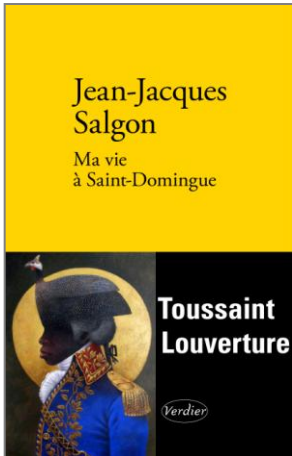
Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en décembre 2010
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.

61250 Lonrai

N° d'imprimeur: 000

Dépôt légal: janvier 2011

Imprimé en France



Ma vie à Saint-Domingue Jean-Jacques Salgon

Cette édition électronique du livre
Ma vie à Saint-Domingue de Jean-Jacques Salgon
a été réalisée le 17 mars 2011
par les éditions Verdier.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782864326335).
Code article : NU52093.
ISBN PDF : 9782864326519.